

Anita Fernandez

Le tapuscrit interrompu



Première partie

Page blanche et plume noire

– Quand j’ai ouvert la porte – elle renifle – quand j’ai ouvert la porte, monsieur, l’odeur ! Une odeur !

Il regarde la pièce, petite, ordonnée, visiblement personne n’a fouillé. Il ne reste d’incongru que le dessin à la craie des contours du corps sur le plancher.

– Vous l’avez vu quand pour la dernière fois ?

– Il y a une semaine, je viens les mercredis. J’ai eu du mal à ouvrir la porte, il était juste derrière, les bras en croix, le pauvre...

Elle renifle encore.

– La personne qui a fait ça, elle a dû ressortir par la fenêtre, elle a pas pu ouvrir la porte, même de l’intérieur. D’ailleurs la fenêtre était restée ouverte. L’oiseau s’est envolé avec la fenêtre ouverte... et ben malgré ça, l’odeur... comme si on avait pas fermé le gaz, et il avait pas le gaz, le pauvre...

Le petit atelier est nickel, pas de désordre,

impossible pour le moment de savoir si quelque chose a été volé, en tout cas pas son portefeuille, encore dans la poche de son blouson, avec papiers d'identité, carte bleue, carte vitale, permis de conduire et un billet de vingt euros. Le seul objet absent c'est le portable, pas de téléphone dans la baraque, un jeune de maintenant sans portable ça n'existe pas, pense le commissaire Arthur.

– Bon, vous pouvez rentrer chez vous madame Rodrigues, si besoin on vous convoquera.

Elle regarde autour d'elle, hésite.

– Je peux reprendre le tablier et les gants ? Ils sont à moi.

Le commissaire fait un signe d'acquiescement. Il est là depuis ce matin, la levée du corps a eu lieu y a au moins une heure, il commence à avoir faim.

Il entend Madame Rodrigues aller vers la cuisine. Il l'entend ouvrir un placard, le refermer. Elle revient très vite, enfonçant dans son sac un tablier mauve et des gants de plastique orange. Elle sort dans un dernier reniflement comme si elle fuyait, tête baissée.

Quand il a été appelé au 33 rue de Clignancourt, le commissaire Arthur venait de déposer son fils à la garderie. Comme tous les mercredis le petit commençait à se rouler par terre pour ne pas passer la porte. Arthur avait senti le bip de son portable lui chatouiller la cuisse, une délivrance : en voyant l'air grave du commissaire répondant à l'appel, le jeune de garde avait soulevé le même comme un paquet et

l'avait emmené. Les cris s'étaient éteints, avalés par la fermeture de la grille.

Hector Berlioz... faut être gonflés comme parents pour prénommer son fils Hector quand on s'appelle Berlioz. En plus pour un mec de trente ans c'était pas du tout à la mode comme prénom, il avait dû souffrir à l'école ! À propos d'école, s'exclame à haute voix le commissaire Arthur en posant son demi sur le bord du bureau, j'espère que Francine va pas oublier d'aller chercher le petit, parce que je suis pas sorti d'affaire avec ce Berlioz.

Il ouvre un dossier « Hector Berlioz » sur l'écran de son ordinateur : « Mercredi 6 juillet, 8 heures, la dénommée Maria Rodrigues, femme de ménage, entre dans le pavillon du 33 rue de Clignancourt. Elle a la clé, elle déclare avoir eu du mal à entrer : le corps d'Hector Berlioz coince la porte. Il est couché sur le ventre, les bras écartés. Maria Rodrigues a légèrement déplacé le corps pour pouvoir pénétrer. La mort remonte à au moins quatre jours, déclaration du médecin légiste... »

Le commissaire Arthur lève la tête de l'écran et s'adresse à la fenêtre de son bureau :

– Crime maquillé en suicide...

Il réfléchit, les deux mains suspendues au dessus du clavier. Hector Berlioz a les veines des deux poignets tailladées mais il s'est pris un coup violent sur la nuque, coup qui a dû l'assommer. Les veines ont été coupées après la chute, avec un Laguiole

retrouvé à côté du corps, mais pas l'objet ayant servi à l'assommer. Pour compléter la mise en scène, l'assassin a posé sur la main sanguinolente, une plume noire, une vraie plume d'oiseau. Une ridicule signature à l'ancienne, genre Arsène Lupin ou Fantômas...

La plume noire, le Laguiole, mais pas une seule empreinte. Le labo étudie les traces relevées dans le cadre de la fenêtre, on ne sait jamais. L'assassin pour ressortir a enjambé la fenêtre, elle est restée ouverte. Personne n'a rien entendu évidemment. Cet ancien atelier désaffecté est coincé au fond de la cour, seul le vieux du rez-de-chaussée dit qu'une nuit il a entendu crier. La voix répétait un nom, toujours le même. Mais il ne sait pas quelle nuit c'était et ne se rappelle pas non plus du nom que la voix criait...

Les autres renseignements le commissaire Arthur les a eus quand l'ordinateur a enfin compris que son client n'avait rien à faire avec *les Nuits d'Eté* ou une *Symphonie Fantastique* d'un musicien mort, lui, en 1869. Dans le fichier du dénommé Berlioz, le bon, il lit : né le 8 septembre 1975 de Germaine Salvin et Gérard Berlioz à Morzine, Savoie. Marié à Annette Hermite, Aix-les-Bains 28 mai 2000, divorcé un an après.

On le retrouve à Paris dix-huitième arrondissement depuis son divorce. Pas l'air d'avoir un quelconque boulot stable ; petits revenus, petits CDD dont il change tous les trois mois. N'empêche, il a une femme de ménage, une bagnole et des

contraventions qu'il accumule et ne paye pas. Dernier emploi : gardien intérim à la piscine du centre Valère, rue Rochechouart, 9e.

– J'y vais, lance le commissaire à son ordinateur en éteignant l'écran.

La piscine Valère est pleine d'enfants qui hurlent. Le commissaire Arthur entraîne vers l'entrée le vieil antillais boiteux qui tient la caisse.

– Hector, il vous remplaçait quel jour ?

– Aujourd'hui ! Ils sont venus me chercher tout à l'heure, il a encore fait une connerie ? Ces jeunes on peut pas compter dessus, déjà le mois dernier il a failli se battre avec le père d'un petit pour une histoire de monnaie, et je parle pas de ses absences, faut leur secouer les puces à ces jeunes... qu'est-ce qu'il a fait ?

– Il a rien fait, il est mort.

Le vieil Antillais lève les yeux, un regard étonnement clair cerné de noir.

– Mort ? Pourquoi ?

– On cherche. C'était quoi cette bagarre avec le père d'un petit ?

– Oh ! C'était rien, y'a des gens mal embouchés, il avait pas de monnaie, un bourgeois m'a dit Hector et c'était pas la première fois... Il est mort...

– Le bourgeois ?

– Ben non ! Hector vous m'avez dit. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il se droguait ?

– Assassiné. Pourquoi vous parlez de drogue ? Il dealait ?

– Oh là j’ai jamais dit ça ! Je le connaissais à peine, je lui avais montré pour le remplacement, mais après on se voyait pas souvent... Assassiné, comme dans Le Parisien...

– Y’a que vous ici ? Le bureau de la direction, il est où ?

– C’est à la mairie, ici y’a moi et les moniteurs, c’est tout.

La jeune fille est dégoulinante d’eau. Elle enlève son bonnet. Ses petits cheveux blonds sont collés sur son crâne. Le commissaire Arthur sent le fond de son pantalon s’humecter sur les lattes de bois du banc. Elle n’a pas voulu s’éloigner du bord du bassin. Ils s’entendent à peine dans ce brouhaha répercuté par la voûte de la piscine. Il a l’impression de hurler.

– Hector, Hector Berlioz !

– Merde, qu’est-ce qui lui est arrivé ?

Le commissaire Arthur est obligé de répéter le mot « assassiné » en élevant chaque fois la voix. Brusquement le silence se fait autour d’eux, on n’entend plus que le clapotis de la bonde qui fait des bulles.

– Vous le connaissiez bien ?

Elle s’est levée d’un coup et hurle :

– Séb ! Tu me remplaces !

L’écho de sa voix rebondit sur les parois de la piscine, son collègue lui fait un geste d’accord depuis l’autre côté du bassin. Elle tourne le dos et s’enfuit du côté des cabines.

– Je vous rejoins dans deux minutes, à l'entrée.

La monitrice du Centre Valère n'avait pas grand-chose à dire. C'était un copain mais elle était jamais sortie avec lui, il avait voulu l'emmener au cinéma, mais il n'aimait que les films gores et elle pas du tout. Il ne semblait pas avoir de copine attitrée, elle connaissait pas ses copains, elle l'avait toujours vu seul. Il disait qu'il écrivait un roman, qu'il le lui montrerait quand il aurait fini. Une seule phrase retient l'attention du commissaire : « le pire c'est qu'il s'était fâché avec ses parents la semaine dernière ». Elle ne sait pas pourquoi.

Les parents arrivent de Savoie par le train de 18 heures 40 à la Gare de Lyon. Il les attend d'une minute à l'autre.

Il fouille dans la pile de paperasses qui encombre son bureau pour trouver son portable en pleine séance de vibrations, il le dénêche enfin : c'est Francine, elle a récupéré le petit, il s'est battu, il a une balafre sur la joue gauche, une autre au bras mais pas grave. Le commissaire dit à sa femme de ne pas l'attendre. Elle rouspète pour la forme.

– Asseyez-vous.

Les parents Berlioz ont l'air de jumeaux siamois. Même taille, même regard apeuré, même coiffeur. Ils se tiennent serrés l'un contre l'autre. Le commissaire ne sait par où commencer après les formules de condoléances débitées par cœur. Il choisit le coup de bistouri :

– Vous étiez fâchés avec votre fils, pourquoi ?

Les parents hésitent, c'est madame qui prend la parole.

– Fâchés... Non pourquoi ? Qui vous a dit ça ?

Elle a une voix sourde un peu rugueuse et une pointe d'accent du terroir.

– Il en a parlé à son travail.

Brutalement l'homme se lève.

– Son travail ! Quel travail ? Je vous le demande, dites un peu, on s'est pas donné tout ce mal pour voir son fils finir comme un clochard ! Incapable de garder une place... ça devait mal finir, on lui avait dit quand il est monté à Paris, on lui avait dit...

Sa femme le tire par le bras.

– Gérard, calme-toi, le malheur est arrivé, on peut plus rien.

Il s'assied, il pleure. Le commissaire fait le tour du bureau.

– Vous lui donniez de l'argent ?

Le père relève la tête, la mère lui tend un kleenex, il se mouche, rend le kleenex à sa femme.

– De l'argent ! Ah non ça c'était fini, pour entretenir des oiselles, il était majeur, moi j'ai travaillé à seize ans, Monsieur, j'ai jamais rien demandé à personne...

– C'est parce qu'il vous réclamait de l'argent que vous vous êtes fâchés ?

– Il voulait partir en Afrique ! En Afrique...

– Vous lui en avez donné ?

– Non.

Madame Berlioz le regarde puis regarde le commissaire et déclare d'une voix tremblante :

– Moi je lui ai donné...

Le père Berlioz se lève à nouveau comme un ressort.

– Tu lui as donné ? Elle lui a donné ! C'est tout de ta faute ce qui est arrivé ! Comment tu l'as élevé ton fils ? Malheureuse !

Il lève une main sur sa femme, prêt à la frapper. Le commissaire donne un violent coup de poing sur son bureau qui arrête le geste.

– Vous lui avez donné combien ?

Madame Berlioz se lève, son mari se rassied, on dirait deux pantins désynchronisés.

– C'était mon argent, des économies pour lui, trente mille.

– Euros ?

– Non je compte en francs. En euro ça fait moins, ça fait...

– D'accord, d'accord...

L'argent. On n'avait pas trouvé d'enveloppe et son compte en banque était quasiment à sec. Il pouvait les avoir déjà convertis... Chercher un titre de transport, des indices de départ...

« C'est ta faute, c'est ta faute » répète obstinément le mari sans regarder sa femme toujours debout face au commissaire.

– Vous saviez qui il fréquentait ?

Madame Berlioz hausse les épaules.

– Pas du beau monde, ça c'est sûr, mais il ne nous a jamais ramené personne à la maison, on savait rien... Il parlait qu'à son chien, il aimait que les bêtes, il les préférait à ses parents, dis pas le contraire Gérard. Et l'oiseau ? Vous en avez fait quoi de l'oiseau ?

Les paroles de la femme de ménage reviennent à la conscience du commissaire : « et l'oiseau s'est envolé... » Il n'y avait pas fait gaffe.

– Quel oiseau ?

– Son oiseau de mauvais augure, son oiseau noir...

C'est comme ça que le commissaire Arthur a appris l'existence du mainate. Personne d'autre n'en avait parlé. Hector Berlioz avait un mainate, un mainate apprivoisé, avec un bon vocabulaire et presque pas d'accent oiseau, beaucoup mieux qu'un perroquet. Qu'était devenu le mainate ? La plume noire c'était ça.

Le commissaire décide de retourner chez le vieux, le voisin d'Hector Berlioz qui aurait entendu crier.

– Vous saviez qu'il avait un oiseau, un oiseau qui parle ?

– Je vous l'ai dit, il répétait tout le temps le même nom, la nuit où le jeune a été tué, son oiseau.

– Vous m'avez dit avoir entendu une voix, vous avez pas parlé d'oiseau.

– Il l'appelait La Voix son oiseau, et il répondait quand il l'appelait. Parce que de temps en temps il le laissait sortir, mais pas longtemps il avait peur des chats, pas l'oiseau, son maître. Une fois il est entré chez moi, j'ai horreur des oiseaux, je peux pas les toucher, j'ai toujours été allergique aux plumes, je l'ai chassé en agitant un torchon et puis son maître l'a appelé. Eh ben il l'écoutait et il répétait. Il s'est envolé en criant : La Voix ! La Voix ! Il répétait tout ce que le jeune lui disait. Pourtant, j'ai été élevé à la campagne, le Gers vous connaissez ? Mais les oiseaux...

Qu'est-ce qu'y pouvait bien trafiquer ce mec dans son atelier avec son oiseau, son intérim à la piscine et le fric donné par sa mère ? Sa mère ! Nom de dieu Francine ! Elle lui avait dit de prendre du sparadrap pour le petit, y'en a plus à la maison et maintenant pour les pharmacies c'est fermé. Il décroche :

– Colette y'a du sparadrap dans la pharmacie... non, du en languettes, avec des dessins, pour enfant... Tant pis, OK, merci, à demain.

Il raccroche, prend sa veste et sort précipitamment.

L'oiseau vole d'une poutre à l'autre en répétant « Robert ! Robert Deblandère ! Robert ! » Comment le faire taire ce putain d'oiseau ? Si y pouvait au moins l'attraper. Mais moins connard qu'on le dit, ces bestioles. Robert devient fou : quatre jours et quatre nuits que le mainate le nargue à cinq mètres au-dessus

de sa tête. Il peut pas le dégommer à coup de flingue, tout le quartier serait alerté en moins de deux et les flics n'ont enlevé le cadavre que ce matin. Il s'est tapé d'aller jusque sur les quais pour savoir ce que ça bouffe, lui acheter des graines et une cage. Il a voulu le piéger avec un système, pourtant fortiche, de fil qui referme la cage quand l'oiseau entre. Mais rien à faire, la bestiole s'est démerdée pour piquer les graines à travers les barreaux sans passer par la porte. Il attend la nuit pour descendre, quand Robert s'est enfin endormi. C'est qu'il en peut plus Robert, quatre jours et quatre nuits qu'il attend Marcelin pour pouvoir enfin se tirer. Pourtant jusque-là il avait eu du bol, travail facile et en prime un tickson pour Durban, Afrique du Sud, exactement ce qu'il lui fallait, c'était le bonus, si y se grouillent pas ils vont lui faire rater l'avion ! Dans le non-prévu y'a aussi cet oiseau à la con qui arrête pas de répéter son nom et pas moyen de lui tordre le cou... Mais nom de Dieu ! Je suis aussi con que lui : les graines empoisonnées ça existe, pour les pigeons...

Le commissaire Arthur s'est levé de mauvais poil. Il n'est pas le seul : il entend Francine engueuler le petit qui doit encore faire de l'opposition devant ses corn-flakes. Elle n'a pas dû lui prendre ceux au chocolat.

Il quitte les chiottes et entre dans la cuisine. Non, c'est pas les corn-flakes ; elle lui change ses sparadraps, des sparadraps marron foncé pour peaux

noires, elle a pas trouvé mieux. Le petit gueule, pas qu'elle lui fasse mal, mais pour la couleur. Le commissaire élève la voix :

– Bon, c'est fini ce barouf ! Si t'aimes pas cette couleur, tu feras l'échange à l'école !

Francine se tourne vers son mari en le menaçant du peigne dont elle ratissait sa frange à petits coups nerveux.

– Lui donne pas des mauvaises idées, que vous êtes déjà en retard ! Le café est chaud.

Le petit en profite pour quitter la table. Le commissaire se verse une tasse et, en attendant que le café refroidisse, il finit le bol de corn-flakes de son fiston, ils sont au chocolat, mais trop ramollis.

– Dis-moi Francine, tu sais des trucs sur les mainates ? Ils parlent vraiment ?

Elle jette son peigne dans son sac.

– Vraiment ? Je crois pas... Ils répètent ce que leur maître dit, mais tu vas pas ramener une bestiole ici hein ? L'expérience du poisson rouge ça suffit !

Le commissaire ne sait pas si c'est le café, les corn-flakes ou le rappel des poissons rouges qui le met brutalement de bonne humeur.

– On lui en a achetés combien avant de s'apercevoir qu'il les sortait du bocal le soir pour les ranger dans sa caisse à jouets ?

– On en a au moins trouvés dix le ventre en l'air ! Alors les animaux c'est fini... Allez c'est l'heure ; salut les hommes ! Et à ce soir.

Elle ramasse son sac et se sauve. L'inspecteur l'entend claquer la porte puis la rouvrir ; elle crie : « mes clés ! » et claque la porte à nouveau. Le petit revient dans la cuisine sur la pointe des pieds.

– Tu vas m'acheter un mainate ? C'est quoi ?

– C'est rien, allez prends tes affaires, on y va !

Les journaux sont en pile sur son bureau. Il prend *Le Parisien* pour jeter un coup d'œil à ce que le journaliste a fait de sa note d'hier. Il cherche la page des faits divers, ça l'a toujours fait marrer les faits divers en été, il est le seul, ses collègues sont très peu sensibles aux jeux de mots. Il trouve : ce n'est qu'une petite colonne entre le procès des pédophiles et les feux de forêts. « *Un maître-nageur trouvé assassiné dans le dix-huitième arrondissement de Paris* ». Le journaliste s'est pas foulé : pâté mi-chèvre mi-chou des témoignages de madame Rodrigues et de l'Antillais de la piscine. Le commissaire feuillette le reste du canard, s'arrête sur les petites annonces. Son sport matinal favori, les petites annonces. Il aime particulièrement la colonne « Carnet du jour », sa manière de mettre les starting-blocks avant de se lancer dans le programme de la journée. Aujourd'hui y a que Décès, Deuils et Remerciements, pas de mariage, on se marie pas en été ? Famille machin, monsieur et madame, leurs enfants et petits-enfants s'associent... Mais qu'est-ce qu'il fait cet Avis de Recherche dans la nécrologie ? Y prennent plus que des stagiaires l'été au *Parisien* ?

« Allo, allo, appel au musicien, son ex attend pour bain de lait et dernière leçon de tir.

Signé, Ménate »

Il se prend pour Radio Londres celui-là ma parole ! Bizarre... Ménate ça s'écrit pas comme ça... Mais nat... urellement... Mainate, Musicien... Nom de dieu c'est le mien !

Le commissaire se lève d'un bond en secouant la page des petites annonces entre le pouce et l'index. Les autres feuilles s'échappent en un vol hésitant.

– T'énerve pas Arthur !

Le commissaire se rassied en laissant les pages du *Parisien* expirer sur le sol du bureau. « ... son ex attend pour bain de lait... » C'est pas du verlan mais ça y ressemble, ex bain de lait, Aix-les-Bains... Son ex.

– Colette, vous me cherchez à Aix-les-Bains, Savoie, une certaine Annette Hermite. Au besoin vous demandez au commissaire Stéfanini, vous vous recommandez de moi, il me doit bien ça...

Il sait que Colette déteste les passe-droits, recommandations ou autres facilités de ce genre, mais le commissaire aime bien imaginer la grimace agacée de Colette à l'autre bout du fil. Elle a raccroché.

– Bon alors je commence par quoi ?

Le commissaire Arthur se tape sur la joue ; il va la perdre cette habitude de parler tout seul ! Le contact de sa barbe naissante lui rappelle qu'il a oublié de se raser ce matin. Si Francine voulait bien renoncer à